



PROFS « On se sent si seuls au quotidien »

Sentiment d'impuissance, frustration, manque de reconnaissance, absence de soutien de la hiérarchie... Le suicide il y a près d'un mois d'une directrice d'école à Pantin a mis en lumière le malaise au sein des personnels de l'éducation nationale. Témoignages.

Par
MATHILDE FRÉNOIS,
MARIE PIQUEMAL
 et **NOÉMIE ROUSSEAU**
 Dessins **ASEYN**

Au téléphone, elle parle d'une voix douce et un peu inquiète. Elle n'a pas l'habitude de s'épancher. «*Je suis tourmentée par mon travail. Je suis très consciencieuse.*» Annie (1) est enseignante depuis vingt ans et directrice d'une école élémentaire dans l'académie de Dijon. Cette rentrée, elle était confiante, c'est sa cinquième année comme directrice. «*Je pensais que ce serait plus facile. Mais non. Le volume de travail augmente*

encore. On prend sur le temps à la maison, mais ça ne suffit pas, ça ne finit jamais.» Elle était à bout, son médecin l'a arrêtée pour huit jours. Elle continue malgré tout à travailler à distance, soucieuse de ne pas faire peser «*la charge*» sur ses collègues. «*Je pensais tenir. Je n'ai pas réussi. La mort de Christine Renon m'a vraiment bouleversée.*» Sa voix se trouble.

Le suicide de cette directrice d'une école maternelle de Pantin (Seine-Saint-Denis) le 21 septembre, et la lettre qu'elle a laissée pour expliquer son geste, a fait chanceler l'ensemble de la profession. Christine Renon avait pris la précaution d'adresser une copie de son courrier à chaque directeur d'école de sa ville et aux

sections syndicales, pour s'assurer qu'il ne soit pas mis sous le tapis. Sa lettre circule depuis, sur Facebook et par mails, faisant le tour des écoles et des salles de profs. Certains passages semblent un peu décousus et obscurs pour les non-initiés. Pas pour les enseignants. Ils sont nombreux à se reconnaître dans ses mots, à s'identifier. Et tous postes confondus, qu'ils soient directeurs d'école comme Christine Renon, chefs d'établissement en collège et lycée ou bien enseignants, dans des quartiers difficiles ou non. Des profs des beaux quartiers ou des zones rurales souffrent aussi. D'autres cas de suicides (deux en septembre) ont depuis été relayés par les médias. Il



faudra déterminer s'ils sont imputables au travail ou non.

«*On est tous des Christine*», résumait une prof de Seine-et-Marne rencontrée lors d'un rassemblement en sa mémoire. En faisant de grands gestes, elle expliquait : «*D'un coup, tout remonte. Tout ce que je supporte et que j'essaie d'enfourer en moi. Cette lettre, ça a fait tout sortir.*» Et d'ajouter, dans un soupir : «*Ça fait du bien de parler. On se sent si seuls au quotidien.*»

«J'aurais pu en arriver là»

La parole se libère aussi à l'écrit. Depuis trois semaines, on ne compte plus les textes postés sur les réseaux, «*les réponses à Christine*», dont l'adhésion se mesure au nombre de likes ou de signatures sur les pétitions en ligne. «*Combien serons-nous à mourir dans nos écoles?*» interpelle Thérèse Descamps, directrice retraitée. Sa pétition a recueilli plus de 55000 signatures. «*Si je m'en suis sortie, écrit-elle, c'est parce que la maladie grave qui m'a éloignée de l'école m'a évité le burn-out. Moi aussi, j'aurais pu en arriver là.*»

Le suicide de Christine Renon a ouvert les vannes d'une profession qui encaisse depuis longtemps. Le ministre faisait remarquer la semaine dernière dans l'hémicycle, que «*le sujet*» ne datait pas d'aujourd'hui. Sur ce point, il a raison. Le malaise enseignant est palpable depuis plusieurs années. Le sociologue Sylvain Broccolichi a beaucoup travaillé sur le sujet. Il a un peu de réticence à en parler, «*c'est un sujet délicat, on est tous pris dans ce dilemme, de dire les choses telles qu'elles sont, sans toutefois abîmer encore plus l'image de la profession*», et par ricochet de l'école publique. Dans ses travaux, il parle du «*désenchantement*» du métier, qui prend racine dès les années 80 selon lui. «*Au moment où l'on a fixé comme objectif la réussite de tous les élèves. Beaucoup d'enseignants, responsabilisés en tant qu'acteurs, ont pris leur mission très à cœur. Ils se sont accrochés à cet espoir. Mais déchantent car l'institution ne leur donne pas les moyens de bien faire... En les plaçant en tant que responsables de cette situation.*»

Cette frustration, très palpable dans les reportages, prend des formes différentes: la colère, **Suite page 4**

Suite de la page 3 le découragement. La culpabilité aussi, sans altérer l'engagement. Car il est aussi frappant de voir ces profs qui résistent tout en se disant épuisés. «*Les deux sont liés. La souffrance est d'autant plus vive qu'ils sont très attachés au métier. Les enseignants ont le sentiment de ne pas être à la hauteur de ce que l'on attend d'eux, mais aussi par rapport à leurs idéaux. Ils ne sont pas ce qu'ils auraient voulu être. Pour les plus investis, c'est extrêmement douloureux.*»

Paul, 37 ans, se souvient de ses premiers pas dans le métier, quand il a débarqué comme remplaçant en Seine-Saint-Denis. Auparavant, il avait travaillé quelques années dans l'urbanisme, ce qui lui donnait un autre regard. «*Ce qui m'a le plus surpris, c'est de voir tant des collègues investir leur propre argent dans le travail. Du sandwich que l'on paye pendant la sortie scolaire pour les élèves qui n'en ont pas à l'achat d'un vidéoprojecteur pour sa classe. Dans le métier, cela n'a rien d'exceptionnel.*» Lui aussi a déjà dépensé 50 euros depuis la rentrée, pour l'achat de manuels pour les élèves. «*Au dernier moment, le rectorat a rajouté des élèves dans mes classes. Si je voulais qu'ils aient les livres comme les autres, je n'avais pas le choix.*»

Il raconte encore ces profs qui restent jusqu'à 19 heures pour préparer leur classe, «*et encore, ils ne partiraient pas si les employés municipaux ne les mettaient pas dehors.*» Il est aussi surpris de ces échanges parfois très violents entre collègues, si l'un a le malheur de mettre en doute les pratiques de l'autre. «*Longtemps, je ne comprenais pas qu'on puisse se mettre dans des états pareils pour des raisons professionnelles. Ils prennent pour eux les situations d'échec. Ils le vivent profondément, comme si c'était leur faute.*» Lui jure avoir un peu de distance, du moins il essaie. «*Je fais en parallèle un doctorat en psychologie. Je me réfugie souvent sous ma casquette de chercheur, c'est ma façon de me protéger.*»

A bout de souffle

D'autres foncent à pieds joints, et ne se relèvent pas. Xavier, 62 ans, était jusqu'à peu principal d'un collège dans la campagne auvergnate. «*On bosse, on est submergé, on s'use. On pense collège jour et nuit, même pendant les vacances.*» Il souffre de la solitude aussi. «*On partage nos galères parfois entre chefs d'établissement, mais faut ramer quand même. On reste discret sur la manière dont on vit nos échecs. Si on craque, ça fait mauvais effet pour avoir une bonne mutation.*»

A bout de souffle, il a fait appel à un coach privé pour tenter de tenir. Mais fin août, il s'effondre, incapable de faire les emplois du temps du collège. Un ami, inspecteur à la vie scolaire, l'oblige à arrêter. «*Il m'a dit stop, d'aller chez le médecin, que je n'étais pas seul dans cet état. Et que d'autres chefs d'établissement prennent des anxiolytiques, boivent ou fument pour tenir le coup.*» Quand

«Les enseignants ont le sentiment de ne pas être à la hauteur de ce que l'on attend d'eux, mais aussi par rapport à leurs propres idéaux.»

Sylvain Broccolichi
sociologue

il a poussé la porte du cabinet, il raconte s'être «*écroulé*» avant même d'ouvrir la bouche. Arrêt maladie, antidépresseurs. Il a pris sa retraite anticipée. Une issue de secours. «*Il me manquait beaucoup d'années, mais compter les jours avec l'impression chaque matin de se serrer un peu plus la corde autour du cou, ce n'est pas possible. Je me disais "t'es un incapable, tu vaux rien."*» La fable de la grenouille lui vient en tête. «*On la plonge dans l'eau froide, on augmente progressivement la température et elle finit ébouillantée*



sans avoir un seul mouvement, sans s'en rendre compte. Voilà, on baigne là-dedans.»

Un autre chef établissement, en poste dans un gros lycée rural de l'est de la France, reconnaît lui aussi ces nuits à se réveiller toutes les heures parce qu'il pense à son établissement. *«On est toujours le doigt sur la couture, pris entre le marteau et l'enclume. Il ne faut jamais lâcher, on est toujours sous stress.»* Ça fait pourtant vingt-deux ans qu'il fait partie du personnel de direction. C'est un proviseur qui laisse la porte ouverte de son bureau, sa *«façon de gérer»*. Et tous les problèmes finissent chez lui, qu'ils s'agissent des élèves, des parents, des profs, des locaux. *«Je passe mon temps à régler des situations, c'est lourd. On n'a pas de RTT, on fait des heures pas possible, on se l'impose pour que ça tourne. Une fois j'avais râlé, la hiérarchie m'a dit que si je faisais 50 heures par semaine, c'est que j'avais un problème d'emploi du temps, que c'était à moi de m'organiser.»* Il insiste sur ce ressenti, oppressant, du manque de soutien de l'institution. *«Il ne faut pas faire de vagues. La hiérarchie est là pour donner des injonctions, c'est tout. Au niveau du ministère, c'est la com avant tout.»*

La réforme du lycée est le parfait exemple, selon lui. Dans la quasi-totalité des lycées, les équipes, qu'elles soient d'accord ou non avec le fond de la réforme, déplorent le manque de préparation pour la mise en place. Résumé du proviseur : *«Blancher fait juste des vidéos, s'adresse directement aux parents pour expliquer la réforme du lycée, mais pour l'organisation concrète, on se débrouille seul.»*

A l'autre bout de la France, dans un établissement cette fois huppé du Sud-Est, les profs du lycée Henri-Matisse de Vence acquiescent. *«On a le sentiment que la hiérarchie fait tampon entre un ministère autoritaire et la base. Quand on est allés au rectorat pour demander des heures afin de mettre en place la réforme de manière correcte, on a été reçus comme des chiens»,* relate un enseignant syndiqué à la CGT. Ce lycée de centre-ville *«qui recrute sur CSP plutôt aisées»* pourrait pourtant sembler préservé. Mais les profs se retrouvent depuis la rentrée à com-

poser avec les emplois du temps à trous, les nouveaux programmes et les différences de niveau des élèves. Il faut aussi faire face aux exigences des parents, tatillons sur les appréciations car désireux de construire un dossier favorable sur Parcoursup pour l'entrée dans le supérieur. *«On ne vit pas tant une pression de la hiérarchie qu'un manque de solidarité. Le ministère disqualifie notre enseignement. Ça me fait penser à la lettre de Christine Renon. Si on ajoute une somme de petits tracas, ça finit par faire beaucoup.»*

Ce sentiment d'entendre de *«beaux discours formatés»* au lieu de parler avec *«honnêteté»* pèse au quotidien. Dans le premier comme le second degré. C'est ce que montre une étude que viennent d'achever les sociologues de l'éducation Pascal Guibert et Pierre Périer, qui n'a pas encore été rendue publique. Dans le questionnaire, les 2202 enseignants de collège et lycée interrogés devaient notamment répondre à cette question : *«Qu'est-ce qui est le plus difficile à vivre dans votre quotidien?»* Avant les classes surchargées et les problèmes de discipline, l'item le plus coché est *«le manque de reconnaissance de l'institution»*... Dans l'analyse des réponses, l'expression *«lourdeur des tâches administratives»* revient aussi comme un gimmick. De l'extérieur, il est difficile de comprendre quelles sont ces tâches qui empoisonnent tant la vie des profs. *«Le logiciel Pronote, les réunions à n'en plus finir, puis tous ces documents à remplir, souvent pour prouver que je fais mon travail»,* explicite un professeur cité dans l'étude.

De son bureau de directrice d'école élémentaire, Annie cite, elle, ces enquêtes flash qui arrivent dans sa boîte mail chaque semaine. *«L'administration nous demande de dire combien de rendez-vous on a pris pour l'accompagnement des enfants nandicapés, par exemple. C'est "rien" comme on nous dit, "juste un petit mail". Mais ça met la pression.»* Elle parle aussi de ces protocoles de sécurité, notamment la procédure pour prévenir le risque d'intrusion dans l'établissement. Ces liasses de documents qu'il faut remplir sans toujours maîtriser les tenants et les aboutissants. Elle ironise : *«Ah mais*

on est aidé. On a des guides ! Alors ça, des guides de-ci de-là, je peux vous dire, on n'en manque pas.»

Paperasse jugée inutile

Le sociologue Sylvain Broccolichi traduit : *«Cette paperasse, les enseignants n'en voient pas l'intérêt. Comme l'institution n'investit pas, le moyen qu'elle a trouvé pour dire qu'elle agit, c'est de multiplier les documents à remplir. C'est une stratégie qui permet à l'institution d'avoir l'air de bien faire. L'enjeu premier, au fond, ce n'est pas réellement d'améliorer les choses mais de gérer la communication pour ne pas être tenu pour responsable.»* A la paperasse jugée inutile s'ajoutent les misères informatiques, avec un réseau

caillouteux et mal entretenu. Par exemple, au lycée Henri-Matisse, les élèves ont été équipés par la région en tablettes tactiles. Chic. *«Sauf qu'on a un demi-poste en informatique pour gérer l'infrastructure et une enseignante référente qui fait ça en plus de son travail. Elles n'en peuvent déjà plus !»*

Larmes aux yeux, un directeur d'une école maternelle de la région parisienne raconte que tous les matins, il part à l'école avec son ordi personnel sous le bras et qu'il utilise la connexion internet de son téléphone, faute de mieux. Ou encore cette enseignante de collège qui *«tourne en bourrique»* à cause de l'application pour les évaluations des sixièmes, qui est dans les choux depuis la rentrée. *«Ça peut paraître anecdotique, mais c'est tout le temps. Quand vous perdez vingt minutes de cours sur une heure avant d'arriver à faire l'appel à cause d'une connexion, c'est à s'arracher les cheveux»,* insiste Anne-Charlotte Kiener, prof de français et coach pour enseignants. Depuis 2017, le Snalc (syndicat minoritaire) a mis en place tout un programme spécial *«souffrance au travail»*. Une ligne d'écoute expérimentée dans plusieurs départements et des séances de sophrologie et coaching pour leurs adhérents. Anne-Charlotte Kiener a déjà suivi une soixantaine de collègues *«à bout de forces, aucun n'arrivant à*



concilier tout ce qu'on leur demande. Ces réformes incessantes, ces classes avec des élèves de niveaux très différents, et par-dessus le marché un matériel informatique vétuste. On a vite fait de perdre son ancrage.»
 C'est d'autant plus difficile, dit-elle, que *«la régulation entre collègues ne se fait pas, comme dans d'autres professions. Ils se croisent juste en salle des profs dix minutes, c'est peu»*. Elle s'étonne aussi des profils rencontrés. *«Je vois de tout, des jeunes aussi. C'est un signe inquiétant. Ils ont l'impression de ne plus avoir leur place dans le métier. Comme on n'arrive pas à faire tout ce qu'on nous demande, on en vient à perdre le sens de ce que l'on doit faire.»* Elle fait le rapprochement avec le personnel de l'hôpital, qu'il lui arrive de coacher aussi. *«J'ai l'impression souvent d'entendre les profs. Ce sont les mêmes ressentis, les mêmes souffrances.»*

«Les parents se comportent comme des clients, comme si on leur devait quelque chose.»

Juliette principale adjointe d'un collège en réseau priorité

Pour Maxime Reppert, le secrétaire national aux conditions de travail et au climat scolaire du Snalc, le sujet de la souffrance au travail reste un tabou très fort dans l'éducation nationale. Stéphane Crochet de SE-Unsa abonde : *«Nous n'avons aucun chiffre officiel. Le nombre de suicides, même ceux qui ont été reconnus comme imputables au travail par les CHSCT, n'est pas communiqué !»* Idem pour les burn-out. Malgré nos relances, le ministère n'a pas répondu à nos sollicitations. Mais une réunion a été promise aux syndicats en novembre sur le sujet. Le problème

de la souffrance au travail est d'autant plus invisible qu'il y a un manque criant de médecins du travail dans l'éducation nationale : à peine 87 médecins de prévention (soit 68 équivalents temps plein)

pour... 1 million d'agents ! *«Quand un collègue va mal, que faire ?»* questionne Olivier, principal dans un collège d'éducation prioritaire dans l'est de la France. Dans son établissement *«certains vont très mal [...], ne devraient plus être en classe, ne sont plus aptes à être devant les élèves. Il y a des exclusions d'élèves à tire-larigot, parce qu'ils ne gèrent plus leur classe, ils sont fatigués»*.

Il a en tête cette enseignante sous antidépresseurs. *«J'ai alerté le rectorat, mais le temps que ça se mette en place, qu'elle soit accompagnée... Et vers quoi ? Pour lui proposer quoi ? C'est un métier difficile dont les conditions de travail se désagrègent alors que la politique RH a été abandonnée.»* Le seul dispositif qui existe, auquel le ministère participe financièrement, ce sont les espaces d'accueil et d'écoute mis en place par la MGEN, la mutuelle enseignante. Mais ils restent peu connus (lire page 6).

Claude Bisson-Vaivre, ex-médiateur de l'éducation nationale, a vite pris la mesure du problème. *«Combien de fois j'ai entendu "vous êtes le premier à m'écouter et à recueillir ma parole". C'est très important dans une organisation un peu broyante, il faut bien le dire.»* Dans son rapport de 2015, il alertait déjà sur la nécessité de prendre des mesures urgentes pour limiter les risques psychosociaux des enseignants, notamment ceux liés aux relations entre pairs ou avec la hiérarchie.

«On fait avec»

Dans l'académie de Clermont-Ferrand, Chantal Vautrin siège dans les instances de représentation des personnels. Le mal-être, dit-elle, s'installe de façon insidieuse. *«Les enseignants ne perçoivent pas tout de suite que ça ne va pas. On tolère. On supporte beaucoup de choses. On fait avec. On tient bon pour ses élèves. On va en classe la boule au ventre. Et puis un jour, on cra- Suite page 6*

que.» Elle dénonce les techniques managériales calquées sur les entreprises privées. *«Cette pression qui vient d'en haut et redescend. Les chefs d'établissement*

ont dans les mains une enveloppe d'heures supplémentaires, qu'ils distribuent à leur guise. Selon que tu es dans leur camp ou pas.»

«Punching-ball»

Le manque de reconnaissance du métier dans la société revient aussi souvent dans les témoignages. Ces petites piques récurrentes : *«toujours en vacances», «ça va, la vie», «jamais contents», «en grève à la moindre occasion»*. Elles s'ajoutent au mille-feuilles. Les salaires, pas très élevés, n'aident pas non plus. Puis il y a la pression des parents d'élèves. Sur tout en primaire. Christine Renon en parle dans sa lettre. Lors du rassemblement en sa mémoire, une instit d'une école du XVII^e arrondissement de Paris se compare à un *«punching ball»*. *Coc parante qui co permettent tout, «qui vous insultent devant tout le monde» et «appellent l'inspection quand on ne leur ouvre pas la porte de l'école assez vite»*. Juliette, principale adjointe d'un collège en réseau priorité : *«Ils se comportent comme des clients, comme si on leur devait quelque chose. J'ai l'impression de me battre contre des moulins à vent. On nous demande de plus en plus de choses, des missions éducatives nouvelles. L'école ne peut pas tout toute seule.»*

Dans les conflits avec les parents, la hiérarchie est une fois encore absente. Par-dessus le marché, disent les enseignants, le ministère rajoute des problèmes là où il n'y en a pas : *«Les déclarations du ministre sur les mères voilées pendant les sorties scolaires... On fait quoi maintenant ? On doit dire à ces mamans qui accompagnent leurs enfants et rendent les sorties possibles que l'institution ne les veut plus ? Comment peut-on tenir ce discours ? On vient encore une fois remettre ce sujet sur le tapis alors que ce n'est pas un souci. C'est jeter de l'huile sur le feu. Je ne leur dirai pas un truc pareil, je ne peux pas»*, dit une enseignante en colère près de Bordeaux (lire page 3).

Quand, à l'inverse, de réels problèmes se posent, les profs ont le sentiment que la priorité de leur hiérarchie est que l'affaire ne s'ébruite pas. Il faut qu'ils se taisent. C'est aussi ce que racontent les directeurs d'école de Pantin après le suicide de leur

collègue. *«On nous a demandé de ne pas rendre publique sa lettre. Comme si c'était ça le plus important.»*

Pour cet article, tous les enseignants nous ont suppliés de garantir leur anonymat, avec une peur panique de représailles de leur rectorat. *«De l'intérieur, on voit que ça dysfonctionne et on ne peut rien dire pour l'empêcher»*, soupire un directeur d'école. Une prof de lycée rencontrée la veille de la rentrée avait ces mots forts qui résument la situation: *«Mon métier, c'était une vocation. Mais j'ai l'impression qu'on m'empêche de faire réussir nos élèves. On nous écartèle.»* ◀

(1) Les prénoms ont été changés.







